

HERCULE VALJEAN

Une balle entre les deux yeux !



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-080

Une balle entre les deux yeux !

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 786 : version 1.0

Une balle entre les deux yeux !

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Sur le toit de la grande maison appartement, la nuit était sombre.

Plus sombre ici qu'ailleurs.

En bas, plus bas, autour, c'était la nuit de ville, avec ses lueurs rouges et vertes et roses et bleues.

Mais sur le toit, c'était noir. Des remparts entouraient la grande surface plane, et ces remparts jetaient une pénombre lourde, où il n'y avait que des stries lumineuses ici et là, et où ne montaient que des bruits indistincts de la ville vivante.

Le ciel était gris, au-dessus de la ville. Plus loin, vers l'horizon, il était noir.

On sentait l'orage tout proche. La chaleur était lourde, et il y avait comme une électricité dans l'air.

Loin, très loin à l'horizon, de longues

flammèches, des éclairs rapides indiquaient que bientôt, dans une heure ou deux, ce serait l'orage.

Et dans chaque pièce de chaque logis de la ville, on souhaitait l'orage, on la désirait ardemment.

Toute la journée, la chaleur avait été celle d'une étuve.

Et maintenant que le soir était revenu, au lieu d'amener avec lui la fraîcheur de la nuit, il n'avait fait que continuer la lourdeur du jour oppressant.

Sur le toit ici, plus tôt, des couples étaient montés, pour essayer de capturer un peu de brise fraîche.

Mais cela avait été en vain, et ils étaient redescendus tôt.

Maintenant qu'il était minuit, le toit était désert.

Désert et sombre.

Désert et noir.

Tout à coup, il y eut une tache d'ombre qui se

découpa le long du parapet.

Comme si un peu de la nuit fut devenu plus noir, pour ensuite disparaître, se marier avec l'ombre juste au-dedans du parapet.

Un drôle de mouvement qui se fit.

Puis, plus rien.

Du calme, du silence, quasi de la mort.

Un temps, et de nouveau un mouvement. Un glissement. Un peu d'ombre encore qui aurait bougé.

Cette fois, la tache d'ombre sortit du noir, apparut dans la demi-pénombre, et courut vers un puits de lumière.

Mais là c'était noir aussi, et l'ombre se maria au noir, disparut.

Le puits de lumière était sombre, car c'était plutôt un puits d'aération, dont les fenêtres intérieures donnaient dans les diverses cuisines de la grande maison.

Or personne n'était dans sa cuisine à cette heure du jour.

L'ombre sur le grand toit sortit de nouveau des plis de noir qui constituaient la nuit, et apparut comme couchée, sur le chapeau du puits de lumière.

Il y eut un grincement à peine perceptible, un bruit si léger que nul n'aurait pu le déceler à dix pas, et le puits de lumière se trouva découvert.

Maintenant, l'orifice était à jour, le long puits rectangulaire descendant vers les profondeurs de la maison de huit étages.

La forme sombre se redressa.

Maintenant, contre le ciel grisâtre bariolé de rouge et de jaune, on pouvait distinguer sa forme.

C'était un homme, selon les apparences, très grand, bien découpé, vêtu d'une longue cape noire, d'un chapeau sombre, et le visage couvert d'un masque noir.

Rien ne paraissait de lui, et l'on ne voyait que ce noir. Compréhensible maintenant qu'il puisse ainsi disparaître dans l'ombre, ne laissant d'autre trace de son passage que le mouvement léger que l'œil a perçu.

L'ombre fit des gestes, un bras fouilla sous la grande cape, sortit quelque chose.

Une corde, mais double avec des boucles.

Une échelle de corde.

L'ombre attacha l'échelle solidement, jeta un dernier coup d'œil sur le toit pour s'assurer que tout était à l'ordre.

Puis elle se pencha, ramassa le chapeau du puits de lumière, et le traîna vers l'orifice à mesure qu'elle s'introduisait dedans.

Lorsqu'elle fut presque complètement introduite dans le puits, elle tira sur elle le chapeau vitré, et le replaça.

Ainsi, même si quelqu'un visitait le toit pendant la présence de l'ombre, rien ne paraîtrait anormal.

Il faudrait venir tout proche, et voir l'échelle de corde solidement attachée au rebord du puits de lumière.

Puis l'ombre descendit l'échelle de corde comme un chat, avec une agilité presque surhumaine.

Un étage et puis deux. Quatre ainsi, jusqu'au cinquième plus bas, qui se trouvait le troisième étage à partir de la rue.

Là, l'ombre s'arrêta, et examina la fenêtre carrée donnant sur une cuisine.

Les carreaux avaient été couverts d'un collage opaque, pour éviter les regards indiscrets des vis-à-vis.

Mais à travers le collage, on pouvait distinguer un peu dans la pièce, grâce à de très petits trous. Et en se collant un œil là-dessus, on pouvait voir dans la cuisine, car la porte était ouverte, et la lumière provenant d'une autre pièce jetait un reflet assez fort pour qu'on puisse distinguer l'intérieur de la cuisine dans presque tous ses détails.

L'ombre épia longtemps, cherchant à saisir des voix ou des mouvements.

Mais il n'y en avait pas.

Seulement la lumière calme, et au loin, provenant peut-être d'un autre logis, le susurrement doux d'un appareil de radio.

L'ombre eut des gestes, et un travail délicat comme l'ajustement d'un horloger se fit.

La fenêtre céda, ouvrit, sans un bruit, sans un crissement.

L'ombre calcula bien la grandeur de l'orifice, puis s'y introduisit, toujours sans bruit, velouté comme une patte de renard.

Puis l'ombre fut dans la cuisine, la fenêtre se referma, mais sans en faire jouer le pêne, pour ménager une sortie en cas d'urgence.

Debout devant la fenêtre, l'ombre resta sans bouger durant de longues minutes, écoutant.

Maintenant, il y avait un murmure de voix qui parvenait à la cuisine.

Un homme et une femme, et de temps en temps un rire doux.

L'ombre attendit, repéra les voix.

Puis elle s'avança, doucement, passa la tête une fraction de seconde dans l'embrasement de la porte.

Puis elle la retira.

Elle avait repéré les voix, maintenant, elle avait repéré les gens.

C'était un salon assez grand, séparé de la cuisine par un hall.

L'homme et la femme étaient assis le dos à la porte de la cuisine, et causaient tranquillement, en buvant de longs verres où tremblotaient des liqueurs glacées.

Alors l'ombre sortit de la cuisine, traversa le hall, vint se placer derrière les occupants de la pièce, et dit tout à coup d'une voix brève :

– Les mains hautes, tous deux, et pas un mouvement !

Alors l'homme bondit et la femme jeta un cri d'effroi.

– Le Domino Noir ! cria l'homme en jetant bien hautes ses mains...

Alors l'ombre eut un long rire qui résonna sinistrement dans la pièce, vint se heurter contre les murs, se répercuta en échos horribles durant un temps interminable.

L'homme, les bras en l'air, eut une crispation

du visage.

La femme, sur le divan, elle aussi les bras hauts, gémit et secoua la tête d'un geste d'incompréhension.

L'ombre s'avança...

II

C'était bien le Domino noir.

Seul le vengeur du crime, par ses adresses quasi surhumaines, aurait pu sans être vu s'introduire par ce puits de lumière, et entrer par effraction dans cet appartement.

Seul il aurait pu, véritable ombre vengeresse, devenir partie de la nuit noire, et s'y glisser, s'y fondre à volonté, être indéfinissable, danger mortel pour tous les criminels...

Le Domino noir était là, debout devant ces gens, et soudain il eut un geste coupant avec l'énorme revolver automatique dans sa main.

– Là-bas, dit-il, reculez, allez vous asseoir dans ces fauteuils.

Ils lui obéirent, terrifiés.

L'homme essaya de ricaner, mais sa voix brisa, devint rauque. Il n'essaya pas de nouveau.

Il recula doucement, et la femme l’imita.

Quand ils furent assis, la longue forme noire du Domino bougea, contourna le divan, vint se placer devant eux.

– Les mains sur les bras de chaises, dit le Domino, et le premier qui fait un geste, je tire.

Ils placèrent leurs mains sur les bras des chaises et restèrent là, immobiles.

L’homme avait une quarantaine d’années. Un visage anguleux, des yeux fuyants, les lèvres cruelles et minces.

Il était TROP propre.

TROP bien vêtu.

TROP impassible de visage.

La femme était plus jeune. Le Domino jugea qu’elle pouvait avoir trente ans.

Les cheveux blonds teints, des yeux cruels, sans vie, la peau fanée.

Elle ne portait que des shorts et un chandail.

L’homme avait un correct pantalon sport et une chemise échancrée.

Le Domino soupira.

– Tu sais pourquoi je suis ici ?

L’homme secoua la tête.

– Non, dit-il, non...

Mais sa voix sonnait faux.

La blonde eut un reproche dans la voix.

– Nous étions assis bien tranquilles ici, à prendre un verre. Est-ce que des citoyens honnêtes doivent endurer qu’on fasse irruption dans leur maison ainsi ? Qu’avons-nous fait ?

Le rire du Domino fut plus bref cette fois, mais tout aussi terrifiant.

– C’est une question de noms, dit-il, de noms de famille. Ainsi, parce que tu te nommes Robert Laniel, toi, et que ce n’est pas ton vrai nom, je viens faire une petite visite...

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de l’homme, mais son visage resta froid, sans expression.

– Puisque tu te nommes vraiment René Lanthier, je suis ici...

L'homme eut un bref sourire...

– Ça se prouve, des choses comme ça.

– Oui, ça se prouve. Je puis le prouver. Tes empreintes digitales prouveront tout, en temps et lieux.

L'homme ne dit rien.

– Je viens surtout pour un collier de perles, dit le Domino. Oh, pas tellement le collier, il ne vaut pas grand-chose, mais une petite histoire bien sale, qui s'y rattache. Une petite histoire de chantage.

La blonde ne regardait pas le Domino.

Elle regardait son homme.

– Tu m'avais promis, dit-elle tout à coup, que tu ne prendrais plus de risques...

– Tais-toi ! cria l'homme.

Il s'était retourné une seconde, pour crier à la femme.

Il ramena les yeux vers le Domino.

Son regard examina de bas en haut la silhouette noire, indécise dans la cape traînante,

le chapeau aux larges bords rabattus.

– Alors quoi, dit-il, qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire de collier ?

– Tu as travaillé chez madame Lufenstein, récemment ?

– Oui.

– Qu'est-ce que tu y faisais ?

– J'étais chauffeur privé pour sa voiture.

– Tu as connu la garde-malade de madame Lufenstein ?

– Oui.

– Tu sais que madame Lufenstein est très riche, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi as-tu quitté son emploi ?

– Parce que je ne pouvais plus tenir. C'est une vieille excentrique. Il n'y a jamais moyen de la satisfaire...

– Maintenant, qu'est-ce que tu fais, René Lanthier ?

– Je me nomme Robert Laniel...

– À ton goût. Pour moi tu demeures René Lanthier... C'est ton vrai nom, et je le sais...

L'homme haussa les épaules, regarda d'un œil indifférent le mur d'en face, le visage toujours impassible.

– Réponds à ma question, Lanthier...

– Je ne fais rien.

– Tu ne travailles pas ?

– Non.

– Et qu'as-tu l'intention de faire au sujet du collier de perles ?

– Quel collier de perles ?

– Tu le sais.

– Je ne comprends rien...

La blonde demanda soudain :

– Moi aussi je veux savoir. Quel collier de perles ?

– Oh, c'est assez compliqué, dit le Domino. Madame Lufenstein possédait un collier de

perles. Pas de vraies perles, mais une très excellente imitation, comme il s'en fait seulement en Bohême. Le collier est disparu.

– Et puis ? Est-ce que ça prouve que Robert l'a volé ?

– René, ma très chère, René. Il ne se nomme pas Robert...

– Soit, appelons-le René si vous voulez. Est-ce que ça prouve qu'il l'aurait volé, ce collier ?

– Le vol n'est pas intéressant, dit le Domino. Le collier valait tout au plus cinq cents dollars... Mais il y a autre chose.

– Ah, oui ? Quoi ?

– Ce collier était faux. Mais il n'y avait que madame Lufenstein et sa garde-malade pour le savoir. Monsieur Lufenstein l'ignore. Lui, il a acheté, il y a vingt ans, un très magnifique collier de vraies perles, en tout point semblable à celui qui a été volé, puisque ce dernier est l'exacte reproduction de l'autre. Mais madame Lufenstein, un jour, a eu besoin d'argent, et elle a fait exécuter une reproduction fidèle de son

précieux collier, qu'elle a ensuite vendu pour les deux tiers du prix payé par son mari. Elle l'a vendu trente mille dollars. Il l'avait payé quarante-cinq mille.

La blonde regardait Lanthier.

Elle semblait tout à coup tout comprendre.

– Le collier a été volé, dit le Domino. Mais cela est sans importance. Il peut être reproduit. Monsieur Lufenstein ne connaît rien aux perles, vraies ou fausses. Ce qui est plus important, c'est que madame Lufenstein a reçu une note l'avertissant d'avoir à verser dix mille dollars, sinon le collier serait remis à son mari, en lui demandant de le faire examiner pour en certifier la valeur. De plus, je ne sais comment, mais le voleur a pu mettre la main sur la facture de l'imitation, faite spécialement en Bohême, et prouvant que le collier est faux, et l'a été depuis longtemps...

Un silence accueillit ces remarques.

Lanthier était pâle.

Le Domino continua.

– Ça devient donc du chantage pur et simple. Madame Lufenstein, qui a connu une jeunesse assez... mouvementée, ne désire pas du tout déclarer à son mari pourquoi elle a dû avoir trente mille dollars il y a vingt ans. Alors c'est un dilemme. De plus, elle n'a pas dix mille dollars pour payer au maître-chanteur... Je me suis donc dit qu'il ne serait pas mauvais si je me mêlais de l'affaire...

Lanthier sourit.

– Et c'est moi qui est soupçonné ?

– Oh, plus que cela. Je suis certain que c'est toi le coupable, Lanthier. Il n'y a aucune erreur possible. Les empreintes, ton écriture, tout le prouve. Voilà trois jours que des experts travaillent jour et nuit. Tout a été prouvé, retracé jusqu'ici...

– Alors, puisque c'est ainsi, que voulez-vous de plus ?

– Les papiers. La facture, une lettre que tu as volée, le collier de perles. Après... on verra.

– La police ?

– Non. Pas si bête. Il faut un acte d'accusation. Toute l'affaire sortirait au grand jour...

– Alors comment me forcer à donner les papiers et le collier ?

Le Domino eut un bref silence.

– Voilà, dit-il, je vais agir avec un très grand dégoût. Je n'aime pas les maîtres-chanteurs. Je ne les ai jamais aimés. Ils me dégoûtent. Toi comme les autres. Normalement, je ne jouerais pas ton jeu. Mais je crois que dans les circonstances, il n'y a pas d'autres moyens... Madame Lufenstein, par mon entremise, t'offre cinq cents dollars. Sinon, elle se résigne à la publicité...

Lanthier eut un long rire, puis il se calma.

Soudain il devint sobre.

– Non, dit-il. C'est ridicule. Je demande dix mille... je ne prendrai certainement pas cinq cents...

– C'est tout ce qu'elle offre.

– Je ne le prendrai pas.

– Alors je vais faire rapport à madame

Lufenstein... Je verrai ce qu'elle fera...

– À votre goût.

Le Domino resta debout devant l'homme cependant.

– Je n'ai pas fini. Il se peut que nous ayons quelque difficulté à nous entendre. J'aime donc autant t'avertir, Lanthier, que je suis impitoyable. Et je n'ai pas l'intention de jouer au fou avec cette affaire. Madame Lufenstein te fera probablement une autre offre. C'est possible. Je te conseille d'accepter celle-là, car c'est moi, et non la loi, qui se chargera de te punir.

Le Domino se glissa vers la porte du salon.

Celle qui donnait dans le petit hall, et celui-ci ensuite sur la porte de sortie principale, dans le corridor de l'appartement.

– Ne bougez pas, dit le Domino. Ne bougez pas, car je serai dans le corridor, et le premier qui sort avant son temps recevra une balle en pleine figure.

Il disparut dans le hall.

Lanthier et la blonde ne bougèrent pas.

Ils avaient même encore les mains en l'air.

Ils n'entendirent même pas se refermer la porte d'avant. Le Domino avait ce talent de savoir ouvrir ou fermer une porte sans faire le moindre son.

Au bout de deux ou trois minutes, Lanthier baissa les bras, et soupira.

– Voilà, dit-il. Toute l'affaire devient bien compliquée... Mais je ne lâcherai pas. Je ne lâcherai certainement pas...

Il se précipita vers la fenêtre.

Penché, il pouvait voir le trottoir en bas.

Il ne vit qu'un homme sortir. Ce pouvait être le Domino, sans sa cape et le chapeau mou baissé.

Ce pouvait être lui ou non.

Le soir, à trois étages de haut, comment savoir.

Lanthier rentra dans l'appartement.

À ce moment l'orage éclata, furibond, tonitruant, avec des éclairs gros comme le ciel, et

des éclatements de tonnerre à faire trembler les maisons.

Une pluie dégoulinante inonda en quelques secondes toutes les rues.

Dans les logis, partout dans la ville, à l'abri des fureurs de l'orage, on respira mieux.

La chaleur était finie. Cette nuit, on dormirait à l'aise...

III

Le jeune homme que Lanthier avait vu était bien le Domino.

Mais nul ne s'en serait douté à le voir.

Il traversa la rue, regagna sa voiture stationnée là.

Il avait démarré au moment où l'orage frappait et il était déjà rendu deux coins de rue plus loin.

Il cherchait une pharmacie ou un restaurant où il y aurait une cabine téléphonique publique.

Il en trouva une et il entra, en relevant son collet et en courant les quelques pieds de trottoir à toutes jambes pour se protéger de la pluie qui tombait en nappes serrées.

On s'apprêtait à fermer, à cette pharmacie.

Il était passé minuit, et les commis rangeaient ici et là, le gérant au fond comptait la caisse.

Le Domino se glissa dans une cabine téléphonique et signala un numéro.

Il dut attendre longtemps avant que le récepteur ne s'ouvrit à l'autre bout du fil.

Puis une voix endormie se fit entendre.

Une voix de femme.

– Lucie Levert ?

La femme bailla.

– Oui, dit-elle, oui. Qui est-ce ?

Le Domino hésita un instant. Il faisait l'identification de la voix.

Puis, certain qu'il avait affaire à la femme même à qui il voulait parler, il dit.

– C'est le Domino.

Immédiatement, il y eut comme un changement dans la respiration même de la femme.

Elle dit, complètement réveillée :

– Oui ? Du nouveau ?

– J'ai vu Lanthier...

- Vous voulez dire Laniel ?
- Oui, même chose...
- Et puis ?
- Il refuse naturellement l’offre de madame Lufenstein.
- Naturellement.
- Alors nous allons procéder tel que le plan.
- Bon.
- Avez-vous du nouveau, de votre côté ?
- Oui. Oui et non. Je ne sais ce que ça veut dire, mais j’ai eu un visiteur ce soir.
- Ah ?
- Un détective privé. Il m’a longuement questionnée.
- À quel sujet ?
- Voilà qui est intéressant, au sujet du collier.
- Quoi ? Madame Lufenstein ?
- Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je lui ai dit que je m’occuperais de l’affaire. L’homme ne semblait pas au courant de la question de

chantage. Il connaissait seulement le vol du collier.

– Et qu’est-ce qu’il voulait savoir.

– Oh, si j’avais entendu des bruits, et autres choses du genre.

– Est-ce que vous en avez parlé à madame Lufenstein ?

– Non.

– Revenons à ces questions. Elles concernaient le vol ?

– Oui.

– Tiens, mais c’est étrange ça...

– Une seule question m’a semblé étrange à moi. Il m’a demandé si je connaissais bien les perles, les perles en général.

– Ah ?

– Ce n’est pas tout. Il m’a demandé, quand je lui ai dit que je connaissais les perles un peu, si je m’étais aperçu que les perles du collier étaient fausses ? Ou si je croyais qu’elles étaient fausses...

Dans la cabine téléphonique, le Domino sursauta.

– Quoi ?

– C’est ce qu’il m’a demandé.

Le Domino resta silencieux quelques secondes.

À l’autre bout du fil, il entendait la respiration régulière de la jeune fille.

Qu’est-ce que tout ça voulait dire ? Le secret si bien gardé... Ce détective privé qui semblait tout savoir, ou tout soupçonner... Le secret de madame Lufenstein.

– Est-ce qu’il s’est nommé, identifié ?

– Oui, il m’a laissé sa carte... Il doit revenir demain. Il avait d’autres questions à me poser, mais il dit qu’il attendait un rapport, je ne sais de quoi... Il a parlé d’une expertise.

– Alors il aurait le collier ?

– Je ne sais pas.

– Mais ce serait impossible. Le collier est entre les mains de Lanthier. Il ne peut être entre

les mains de ce détective... Comment se nomme-t-il ?

– Albert Dubuc.

– Il est jeune ?

– Gros, court, très rouge de visage. Surtout très gros. Énorme même. Il a cinquante ans environ, et je n'aime pas ses yeux, et son sourire. Il a les yeux petits, porcins, renfoncés dans les replis de peau grasse. Il a un sourire sans joie. Vous avez déjà vu ça, un sourire sans joie ?

– Oui, je sais ce que vous voulez dire. Il était bien vêtu ?

– Non. Ses manches d'habit étaient usées...

– Quelle est son adresse ?

– Son bureau est dans l'édifice Apollon, sur la rue Saule. Chambre 403.

– Bon. A-t-il une adresse privée sur la carte ?

– Non, seulement un téléphone.

– Donnez...

– FLibuste 3476.

- Et le téléphone de son bureau ?
- AMory 9876.
- Bon. Et à quelle heure est-il venu ?
- Vers neuf heures.
- Madame Lufenstein ne s'en est pas aperçu ?
- Non. Elle est couchée depuis huit heures, avec des ordres précis de ne pas la déranger.
- Alors allez vous coucher vous aussi. Je vous tiendrai au courant de ce qui pourrait arriver.

Il referma l'appareil.

Immédiatement il signala le numéro de maison privée du détective Dubuc.

Il attendit longtemps, mais on ne répondit pas. Le Domino attendit assez longtemps pour être certain que même si le détective privé avait eu le sommeil lourd, le téléphone l'aurait réveillé.

Puis il referma, et signala cette fois le numéro du bureau de Dubuc.

Cette fois, le téléphone ne sonna que deux fois, et une voix répondit.

– Allô ?

– Dubuc ?

– Oui.

Le Domino hésita une seconde, puis il dit :

– Vous avez visité Lucie Levert ce soir, à la maison de madame Valenka Lufenstein ?

Dubuc eut un petit rire, sans joie comme son sourire, sec, un son de crécelle.

– Tiens, tiens... J'étais certain que ça me paierait d'aller là... J'étais certain que quelqu'un me téléphonerait ensuite... Oui, j'ai rendu visite à cette Lucie Levert...

– Je veux vous voir...

– Qui êtes-vous ?

Le Domino rétorqua sèchement.

– Ça n'importe pas beaucoup. Je suis intéressé à l'affaire. Surtout à l'affaire du collier. Surtout au fait que le collier pourrait bien être faux...

– Ah, bon... Alors venez. Je vous attends.

– Tout de suite ?

– Oui.

La ligne se referma.

Le Domino dans la cabine téléphonique était en sueur. Il s'épongea le front, acheta des cigarettes du dernier commis au comptoir, puis il sortit.

L'édifice Apollon était, à proximité de là, mais il pleuvait tellement que le Domino monta dans sa voiture qu'il alla stationner juste devant la porte principale de l'édifice.

Il n'y avait aucun gardien de nuit, ou surveillant. On considérait les corridors de l'édifice comme publics, et n'importe qui pouvait y entrer.

Le Domino monta au quatrième.

Lentement, par les escaliers, car les ascenseurs ne fonctionnait pas la nuit, et le Domino n'avait nullement l'intention de s'essouffler.

Il vérifia la poche intérieure de son veston.

Son revolver était là...

Puis il vérifia dans une autre poche. La cape

était là, comme était le chapeau de feutre ultramou. Il était rendu ^au quatrième.

Sur le palier, où c'était sombre, il enfila ses vêtements noirs, et passa dans le corridor, où seulement une lumière, lointaine, jetait une lueur rougeâtre.

Dès cet instant, le Domino devint une ombre mouvante. Une tache noire sur la pénombre du corridor.

Il glissa silencieusement vers la porte où était inscrit le chiffre 403, la seule porte d'ailleurs où filtrait de la lumière.

Le Domino frappa trois petits coups.

Rien.

Trois coups encore.

Rien.

Il frappa encore, puis essaya de tourner la poignée. La poignée donna. La porte n'était pas sous clé.

Il ouvrit doucement, entra, referma l'huis sur lui.

Il était dans une petite antichambre miteuse, aux meubles défraîchis.

Une lumière au plafond jetait une clarté fumeuse.

La porte du bureau ouvrant sur l'antichambre était fermée, mais le Domino frappa tout de même.

Il ne s'était fait aucun mouvement de l'autre côté de l'huis, et il décida qu'il était aussi bien de frapper et d'entrer.

Il frappa et entra.

Le bureau était violemment éclairé.

Et le Domino vit aussitôt pourquoi il n'avait pas eu de réponse aux coups qu'il avait frappés dans la porte.

Albert Dubuc, détective privé, était mort.

Il avait une balle de petit calibre entre les deux yeux, en plein front.

Un coup d'une magnifique habileté.

Dubuc avait encore la main sur le téléphone. Et le Domino comprit qu'il avait été tiré

justement comme refermait l'appareil.

Le cadavre était encore chaud.

Le Domino resta quelques instants debout à réfléchir puis il se mit au travail avec une hâte fébrile.

Il fouilla.

Une fouille élaborée, complète. Une perquisition dans le grand style.

Rien n'échappa à l'oeil exercé du Domino. Classeurs, bureau, tous les meubles, derrière les cadres, sous le tapis. Il fit même les poches du détective, mais il ne trouva rien.

Selon toute apparence, l'homme ne gardait rien de compromettant dans ses classeurs.

Il prenait ses précautions. Et si son petit commerce pouvait n'être pas des plus honnêtes, il n'avait pas beaucoup de chances de rebondir dans le visage de son propriétaire par la seule fouille du bureau, car rien qui était là prouvait quoi que ce soit.

Et Dieu sait que le Domino, l'esprit bien ouvert, n'aurait pas manqué de voir la moindre

chose en dehors de la normale.

Mais il n'y avait rien.

Alors le Domino sortit du bureau, non sans avoir essuyé tous les endroits qu'il avait touchés en entrant.

Plus tard, alors qu'il fouillait, il avait enfilé des gants.

Mais au début, il était nu-mains, alors il essuya chaque endroit qu'il aurait pu avoir touché et ressortit, en refermant soigneusement les portes derrière lui.

Puis il sortit.

Cette fois, l'affaire prenait une tournure définitive. Avant, ça n'avait été qu'une prélude. Le collier, le chantage... Le Domino avait nettement l'impression, dès le début de l'affaire, que quelque chose de beaucoup plus grave se cachait derrière toute l'affaire.

Et ce soir...

Un meurtre.

Maintenant, quoi ?

Une théorie se formait dans l'esprit du Domino.

Deux camps dans la cause. Le camp de madame Lufenstein, qui comprenait le faux collier, le maître-chanteur Lanthier, la garde-malade Levert et lui, le Domino.

Dans l'autre camp, il y avait eu Dubuc.

Mais avec qui était-il ?

Était-il possible que ce Dubuc ait été employé par monsieur Lufenstein, qui se serait douté d'une façon ou de l'autre que les perles étaient fausses et les avait fait suivre par Dubuc, en s'apercevant, par pure coïncidence probablement, qu'elles étaient disparues ?

Mais alors qui avait tué Dubuc ?

Madame Lufenstein ?

Elle était âgée de soixante ans, semi-invalides. C'était une Luxembourgeoise de haute lignée. Dans son monde, on ne tue pas... on fait tuer.

Évidemment il y avait cette possibilité. Un meurtrier à gage...

Mais quand, comment ? Ces choses s'organisent de longue main. Le collier avait été dérobé il y a une semaine.

La note de chantage n'était parvenue à la maison Lufenstein que l'avant-veille.

Il était donc improbable que madame Lufenstein ait pu connaître l'intérêt de Dubuc dans l'affaire, à supposer que Dubuc ait été intéressé dès le début, ce qui n'était pas certain.

Improbable aussi qu'elle ait pu soudoyer quelqu'un pour le tuer...

Et à part cette femme, qui aurait pu bénéficier de la mort de Dubuc ?

Il y avait la possibilité de monsieur Lufenstein fut mêlé à l'affaire, mais il aurait été le dernier à vouloir la mort de Dubuc.

Certainement pas au moment où le détective privé semblait être sur la bonne piste.

Alors qui ?

Quelqu'un qui avait voulu empêcher que quelqu'un parle à Dubuc. Quelqu'un qui avait entendu la conversation téléphonique, qui savait

que Dubuc recevrait un visiteur, et avait voulu empêcher toute conversation entre les deux hommes...

Le Domino sortit...

Il n'en savait pas plus long qu'avant, mais il avait l'intuition qu'il tenait entre ses mains la clé de toute l'intrigue.

Seulement, il lui était impossible d'identifier cette clé...

Il lui était impossible de pouvoir reconnaître l'apparence de cette clé...

Il sortit donc, regagna sa voiture, après s'être débarrassé de ses vêtements sombres.

Dans l'édifice, il avait bien fait attention, mais n'avait rien vu qui fut de nature à éveiller ses soupçons. Tout était calme, et rien ne bougeait.

Il ne vit personne, ne rencontra pas âme qui vive.

Dehors non plus.

Les trottoirs étaient déserts, la rue aussi.

Il faisait frais et beau.

La pluie avait cessé, le ciel resplendissait d'étoiles, et une brise froide s'infiltrait partout, chassant devant elle la chaleur du jour.

Le Domino monta dans sa voiture, démarra.

Que faire maintenant ? Lui qui vivait de nuit et de noir, il pouvait difficilement attendre au jour maintenant.

Tout était là. Les événements suivaient un cours précipité. Il ne s'agissait pas de se tenir là immobile, et d'attendre au matin.

Le Domino conduisit sa voiture vers la maison des Lufenstein.

Il avait l'impression que d'autres tragédies suivraient.

Qu'il valait mieux battre le fer quand il était chaud.

Le Domino orienta donc sa voiture vers la maison des Lufenstein sans se soucier qu'il était tard.

Il voulait parler à Lucie Levert.

Et si possible, à madame Lufenstein...

Il pesa sur l'accélérateur aussi loin qu'il le put tout en conservant une vitesse non dangereuse.

Dix minutes plus tard il était rendu devant l'imposante structure de la maison Lufenstein, dans la montagne.

IV

Tout dormait, aucune lumière.

À un étage en haut, une lueur.

Ce devait être une veilleuse.

C'était une ancienne maison de pierre, à trois étages, enfouie dans des arbres.

La lumière de la rue ne rejoignait qu'à peine ici et là, et la plupart de la propriété était noyée dans l'ombre.

Le Domino noir eut un petit rire de satisfaction en voyant ça.

Il stationna sa voiture plus loin, là où c'était noir, et il revêtit en vitesse son déguisement noir.

Devenu invisible, il sortit, traversa le trottoir, se perdit dans les buissons et les haies.

Quelques secondes plus tard, il arrivait devant le mur de la maison, et bientôt l'escaladait.

Doué d'une agilité qui ressemblait à celle d'un chat, le Domino grimpait les murs avec une souplesse merveilleuse. Il ne fut qu'un moment une ombre mouvante sur le mur grisâtre, puis il se trouva devant une fenêtre.

Un léger déclic, à peine perceptible, et il enjambait l'appui.

La fenêtre se refermait.

Le Domino était dans la maison.

Il était entré par ce qu'il avait décidé être la fenêtre d'une pièce inoccupée la nuit.

La fenêtre était plus petite que les autres fenêtres, et il jugea, avec raison que ce devait être une petite pièce, une chambre de bain, ou une salle de couture.

C'était une salle de couture et une lingerie. Il resta quelques moments contre le mur, habituant ses yeux à l'obscurité.

Quand il put voir où il allait, il s'avança vers une porte sur le mur opposé, et l'ouvrit avec mille précautions.

Il se trouva dans un grand corridor où brillait,

à l'autre bout une veilleuse.

Un épais tapis couvrait tout le plancher. La maison, solidement construite cinquante ans plus tôt, était encore aussi solide qu'en ses premiers jours.

Rien ne craquait.

Pas une planche. On pouvait marcher indéfiniment là-dedans, et à cause des tapis, personne n'aurait pu entendre.

Maintenant, pour le Domino, ce n'était plus un problème de dissimuler le bruit de ses pas, puisque ce bruit ne pouvait exister, mais bien plutôt de trouver dans quelle chambre était Lucie Levert, puisque c'était elle qu'il voulait voir...

Il ouvrit une porte.

Il jugea que ce devait être une porte de chambre.

Les ronflements qui l'accueillirent là furent une ample explication.

Un homme dormait là.

La lumière de la rue entrait par la fenêtre, et le Domino reconnut la moustache grise, les cheveux blancs si souvent entrevus sur des photos.

Monsieur Lufenstein.

Il referma doucement la porte.

La porte suivante, comme il s'en doutait, était celle de la chambre de madame Lufenstein.

Là, il ouvrit encore plus doucement, jugeant avec raison que le sommeil de la vieille femme devait être extrêmement léger.

Il n'avait pas tort, d'abord de croire que c'était la chambre de madame Lufenstein, et ensuite de craindre que son sommeil fut léger. Elle dormait, mais la porte ne fut pas sitôt ouverte qu'elle bougea dans son sommeil, se retourna et geignit.

Le Domino referma l'huis aussitôt.

Maintenant, il était logique que la chambre de Lucie Levert fut la suivante.

Cette jeune fille était la garde-malade de madame Lufenstein, et elle devait probablement coucher près d'elle.

Le Domino ouvrit cette porte avec plus de difficulté, car la jeune fille avait tourné la clé dans la serrure avant de se mettre au lit.

Mais son habileté à manier la pince-monseigneur lui valut d'ouvrir l'huis en dix secondes, et sans un bruit.

Il lui fallait réveiller Lucie Levert, mais pas la faire de façon à ce qu'elle crie et ameute toute la maisonnée.

Il entra, referma la porte, et se rendit fermer une autre porte, qui semblait communiquer avec la chambre voisine, la chambre de madame Lufenstein.

Et c'était exact.

Cette porte, ouverte près de la fenêtre, c'était une porte donnant dans une chambre de bain particulière, et la porte donnant sur la chambre de madame Lufenstein était ouverte.

Le Domino ferma les deux portes.

Il pouvait maintenant réveiller Lucie Levert.

Il se tint près de la fenêtre, dans l'ombre, et remua une chaise qui se trouvait non loin.

Un bruit de frottement de bois sur le plancher.

Au fond, dans le lit, la forme immobile de Lucie Levert bougea.

Le Domino remua encore la chaise.

Cette fois, Lucie Levert ne bougea plus.

Mais le Domino la vit qui se levait sur ses coudes.

Instantanément réveillée par le bruit, elle en cherchait la provenance.

Le Domino toussota.

– Qui est là ? demanda la jeune fille d’une voix nerveuse.

Le Domino prit sa voix la plus douce.

– Le Domino Noir. Ne craignez rien. Je voulais vous parler, c’était le seul moyen sans alerte toute la maison. Il faut que je vous parle. Passez une robe de chambre et venez me rejoindre ici.

– Où êtes-vous ?

– Ici, dans le coin, près de la porte de la chambre de bain.

– Je ne vous vois pas.

– Je suis vêtu de noir.

Lucie Levert s’assit dans le lit, prit une robe de chambre au pied de son lit et l’endossa.

Puis elle sortit des couvertures, passa des mules, et alluma une lampe de chevet.

– Parlez bas, dit-elle, madame Lufenstein a le sommeil très léger.

Le Domino s’avança.

En le voyant, si grand, si noir, ombre parmi l’ombre, Lucie Levert porta la main à sa bouche et réprima mal une exclamation.

– Shhh ! dit le Domino, il ne faut réveiller personne.

Elle eut un sourire.

– Admettez, dit-elle tout bas, que vous faites figure assez apeurante...

– Je l’admets volontiers, dit le Domino. C’est voulu... C’est ma marque de commerce.

Il se rendit compte que Lucie Levert était plus jeune qu’il ne le croyait.

À peine vingt ans.

Elle était blonde, et d'une rare beauté.

Ses cheveux retombaient comme une cascade d'or en fusion sur ses épaules.

Mais elle avait un visage sérieux, et on pouvait croire qu'elle puisse raisonner comme une personne beaucoup plus âgée.

Résultats de son cours de garde-malade, probablement.

– Et alors, dit-elle au Domino, qu'est-ce qui se passe ?

– Dubuc est mort.

– Hein ? Le détective qui est venu ici ?

– Oui.

– Il est mort ?

– Oui.

– Mais... comment, de quoi ?

– Assassiné. Quelque chose de bien fait. Une balle entre les deux yeux. J'allais pour le voir. Je

lui avais téléphoné et il m'attendait à son bureau...

– Le soir ?

– Oui.

– Après que vous m'avez parlé au téléphone ?

– Oui.

– Si tard que ça ?

– Oui. Il attendait. Il semblait prévoir quelque chose du genre...

– Et il est mort...

– Oui. Il a été tué tandis que je me rendais chez lui, soit au plus dix minutes. Il avait encore la main sur l'appareil de téléphone, ce qui prouve qu'il a été tué en fermant la ligne... Quelqu'un dans l'antichambre, qui écoutait...

– Mais qui ?

– C'est ce que je ne sais pas, et voilà pourquoi je viens vous voir... Madame Lufenstein ?

Lucie Levert sourit...

– Vous ne croyez pas que c’est elle, tout de même ?

– Je ne crois rien, je ne sais rien. Tout est vague... Tout est possible. Elle aurait eu le mobile. Ce Dubuc en savait peut-être trop long.

– Madame est invalide, elle peut à peine marcher. Ce soir, elle s’est couchée tôt. Je suis allé à sa chambre vers onze heures, et elle dormait.

– Profondément ?

– Madame Lufenstein ne dort jamais profondément.

– Et puis ?

– Et puis je suis revenue à ma chambre. Vous avez téléphoné vers minuit et demi. J’ai répondu sur l’appareil ici.

Elle montra le téléphone sur sa table de nuit.

Le Domino demanda.

– Monsieur Lufenstein, savez-vous à quelle heure il est entré ?

– Vers dix heures... Écoutez, ça ne pourrait être lui...

– Non, ça ne serait pas logique, dit le Domino. À supposer qu’il ait engagé Dubuc, ce ne serait pas logique qu’il l’ait tué juste au moment où il aurait appris le nœud de l’affaire, probablement...

– Le maître-chanteur ?

– Il reste lui, dit le Domino, malgré que je ne vois aucunement le lien entre lui, et Dubuc, surtout au point de vue de ce que voulait savoir Dubuc...

– Si monsieur Lufenstein avait embauché Dubuc, dit la jeune fille, et qu’ensuite notre maître-chanteur Lanthier ait appris la chose, et qu’il se soit douté des découvertes possibles de Dubuc, alors il aurait eu avantage à se débarrasser de Dubuc...

– Comment ça ?

– Simplement parce que si Dubuc découvrait l’affaire, il devenait inutile à madame Lufenstein de payer pour la cacher...

– C’est vrai, je n’avais pas pensé à ça.

– Alors vous avez donc un suspect possible.

– Oui, dit le Domino, mais si je connais bien mon homme, il a pris amplement ses précautions, et nous ne pourrons jamais mettre la main dessus. Du moins mettre la main sur une preuve suffisante... C'est ce qui importe. Il sera là... mais pas de preuves contre lui...

Lucie Levert prit un paquet de cigarettes sur sa table de nuit et en offrit une au Domino noir.

Il la prit et l'alluma.

– N'empêche, dit le Domino d'un ton songeur, que toute cette affaire commence à prendre un drôle d'aspect. Si au moins il y avait moyen de ravoir les documents de Lanthier, ainsi que le collier...

– Oui...

– Il va falloir que madame Lufenstein offre plus que cinq cents dollars.

– J'y verrai. Demain j'aurai un chiffre défini...

– Et vous dites que le mari Lufenstein est dans la maison depuis dix heures ?

– Oui.

– Qui demeure dans la maison, à part vous trois ?

– Six ou sept domestiques. Il y a deux cuisinières, deux femmes de chambre, le valet de monsieur, le butler, le chauffeur, le jardinier. Huit en tout, à part de moi et du secrétaire de monsieur.

– Qui est ce secrétaire ?

– Un jeune homme très cultivé. Je crois qu’il veut devenir un écrivain. Il a publié quelques articles ici et là.

– Il est secrétaire depuis longtemps ?

– Un an.

– Rien de louche de son côté ?

– Oh, non, non...

– Pourquoi de telles protestations ? Et des yeux comme ça ?

Le Domino souriait sous son masque.

Lucie Levert rougit...

– Je vois, dit le Domino. Je comprends que vous ayez confiance en lui. Vous vous aimez tous deux.

Elle inclina la tête quelques fois en forme de oui.

Le Domino se leva.

– Cette visite ne m’a pas appris grand-chose. J’en suis encore au même point.

– J’aurais voulu pouvoir vous aider, monsieur. Après tout c’est moi qui vous ai attiré dans l’affaire. Mais vous voyez la situation. Il y a des éléments mystérieux que je ne puis deviner dans tout ça...

Le Domino haussa les épaules.

– Ne vous en faites pas. Ce serait trop simple si tout nous tombait tout cuit dans le bec...

Il se dirigea vers la fenêtre, l’ouvrit, et examina le mur.

Des pierres surjetaient ici et là. Il y avait un rebord six pieds plus bas, ensuite des corniches de fenêtres, des appuis, la terre...

– Bonsoir, dit-il, je vous téléphonerai demain s’il y a du nouveau.

Elle n’eut pas le temps de dire un mot qu’il enjambait la fenêtre.

Et le temps qu’elle prit pour se décider à aller voir, quand elle se pencha à la fenêtre, le Domino était disparu.

Au loin, à deux cents pieds de la maison, une automobile démarrait.

Lucie Levert rentra dans sa chambre, referma la fenêtre, et s’en fut près de son lit.

Là, elle signala un numéro sur son appareil téléphonique...

Pendant ce temps, le Domino filait vers le centre de la ville.

Vers la rue vivante où était l’appartement de Lanthier.

Le maître-chanteur ne dormirait pas bien cette nuit-là, car le Domino avait résolu de tirer le mystère au clair.

Et quand le Domino était résolu à quelque

chose, rien ni personne n'aurait pu l'arrêter.

Et surtout, tous les moyens lui devenaient bon, pourvu que l'ordre et la justice y trouvent bénéfice.

Il fila donc vers cet appartement.

V

Cette fois, le Domino n'employa pas le chemin du toit pour entrer.

Plus tôt dans la soirée, ce chemin avait paru bon, surtout parce que les escaliers et les corridors de l'appartement seraient pleins de gens.

Mais si tard, presque deux heures du matin, il n'y avait plus de raisons.

Le Domino monta donc tout droit au troisième étage, sortit de sa poche le petit ruban d'acier flexible qui restait la meilleure façon d'ouvrir une serrure.

Il introduisit le ruban adroitement, poussa, il se fit un très léger déclic, et il entra.

Sans bruit, comme un souffle.

Nul bruit dans l'appartement.

Tout dormait.

Lanthier devait être couché depuis longtemps, raisonna le Domino.

Il entra dans le hall, puis dans le salon.

Là, il vit la porte de la chambre à coucher, grande ouverte.

Lanthier était couché dans le lit avec la belle blonde. Ils semblaient dormir, car leurs deux formes étaient immobiles.

Le Domino entra dans la chambre, revolver au poing. Il pesa sur le bouton et fit de la lumière, criant en même temps :

– Lanthier !

Mais Lanthier ne bougea pas. La blonde non plus. Et il était facile de voir pourquoi.

Ils étaient morts tous deux.

Une balle en plein front, entre les deux yeux.

– Curieux, murmura le Domino. C'est de la même sorte de coup dont est mort Dubuc...

Il fouilla la chambre.

Rien à faire pour les deux époux. Ils étaient bien morts tous les deux.

Le Domino jugea que Lanthier avait dû être tiré le premier, puis que la femme, maintenant assise dans le lit, effrayée par ce coup de feu, avait été tirée ensuite. Elle était retombée sur l'oreiller.

Cela expliquait qu'elle fut plus haute que l'homme sur les oreillers, et couchée en plein sur le dos, quand lui était couché un peu de côté.

Qu'il était couché ainsi lorsque la balle avait été tirée, puisque le trou était un peu incliné.

Il fouilla donc la chambre, puis l'appartement en entier, mais il ne trouva ni les documents cherchés, ni le collier de fausses perles.

– Voilà, dit-il, voilà... L'affaire en finit là...

Une heure après être entré dans cet appartement, le Domino noir sortait, ayant par deux fois échoué, et échoué chaque fois qu'il allait mettre la main sur la solution.

Une farouche détermination se lisait dans les yeux du Vengeur du Crime.

Dans le-hall, il enleva sa houppelande de soie noire, son masque et son chapeau.

Il redevint le correct et chic jeune homme que cachait la personnalité si troublante du Domino noir.

Dehors, il dirigea son auto vers un restaurant ouvert toute la nuit.

– J’ai faim, murmura-t-il, autant manger...

Il entra dans un établissement brillamment éclairé et très fréquenté, et se commanda un steak.

En mangeant, il réfléchit à l’affaire.

Tout devenait assez simple, si l’on savait regarder. Restait la preuve.

D’abord, il avait été mandé par la garde-malade Lucie Levert, parlant au nom de madame Lufenstein.

Mais il n’avait jamais eu affaire directement à la vieille excentrique.

La garde-malade lui avait raconté l’histoire du collier, du chauffeur ingrat, du vol, du chantage.

Puis elle l’avait engagé à se mettre à la poursuite du chauffeur, faisant une offre de cinq

cents dollars au nom de la vieille dame.

Le Domino avait retracé le chauffeur, parce qu'il avait reconnu sur sa photo un vieux de la vieille, René Lanthier.

Nanti de cette identification, il lui avait été facile ensuite de retrouver où il demeurait, et d'entrer dans son appartement.

On sait le reste.

Dubuc, la mort de Lanthier et de la blonde qui aurait été un témoin compromettant.

De tout ceci ressortait un fait. Il y avait une unité d'efforts. Dubuc, Lanthier et la blonde étaient morts de la même façon.

Dubuc était mort quelques instants avant une entrevue avec le Domino.

Lanthier de même.

Comme si quelqu'un avait pu raisonner de la même façon que raisonnait le Domino, et anticiper chaque geste du Fils de l'Ombre.

Une unité qui prouvait beaucoup, pour le Domino.

Ensuite il y avait la question du mobile...

Celle-là, c'était la plus importante.

Le Domino mangea à satiété, puis il feuilleta un peu le journal du soir, qu'il n'avait pas encore eu le temps de consulter.

Il était quatre heures quand il quitta le restaurant.

Il se hâta vers sa destination, car le temps commençait à presser.

Le Domino passa le reste de la nuit noire, soit environ une heure et demie, à un travail fébrile.

Il avait maintenant besoin d'accumuler le plus de preuves possible, car l'affaire tirait à sa fin.

Bientôt, tout serait fini.

Et alors, l'explosion se ferait.

Le Domino possédait maintenant assez de faits saillants pour entreprendre de prouver sa théorie.

Et c'est ce qu'il fit.

C'est ce qu'il fit tout le restant de la nuit.

Une nuit ardue, ce fut dit, pour le Domino, car

il lui fallait opérer dans des conditions vraiment difficiles.

Tout de même, il réussit, et au matin, quand il se retrouva dans un grand restaurant de la rue Sainte-Catherine, à déguster un bon petit déjeuner paisible, il lui parut étonnant d'avoir pu, en si peu de temps, tant accomplir...

VI

Vers dix heures du matin, le Domino se rendit aux quartiers-généraux de la police, y voir Théo Beloeil, le chef de l'escouade des Homicides, à qui il revenait maintenant de faire les diverses arrestations, s'il y en avait, et à prendre possession des divers cadavres, et de ces derniers, il y en avait au moins trois.

Sinon plus.

Théo Beloeil était affable ce matin-là.

Le soleil était brillant et la journée n'avait pas la chaleur de la veille.

Au lieu de ça, une belle fraîcheur pleine de bonnes brises.

– Bonjour, mon vieux !

Main tendue, grand sourire, enfin tout.

Le Domino eut un sourire ironique.

– Tu ne seras pas si de bonne humeur tout à l’heure quand j’aurai fini de te parler.

– Non ? Et pourquoi donc ?

– D’abord parce que je t’apporte ce matin trois magnifiques cadavres, frais morts, prêts à être passés à l’autopsie.

Le visage de Beloeil s’assombrit.

– Tu es sérieux, Domino ? Ce n’est pas une farce, une de tes farces macabres ?

– Pas du tout, c’est très sérieux, au contraire...

Beloeil suait à grosses gouttes malgré la fraîcheur du matin.

– Trois cadavres... trois meurtres ?... Es-tu fou ?

– Pas du tout. Il y a d’abord le détective privé Albert Dubuc. Tu le connais ?

– Oui. Il s’est fait assassiner ?

– Dans son bureau, oui, entre minuit et minuit dix cette nuit.

– Par qui ?

- Nous y viendrons tout à l’heure.
 - Ensuite, continue. J’aime autant tout savoir, maintenant que tu as commencé.
 - Connais-tu René Lanthier ? demanda le Domino.
 - Oui.
 - Il a été assassiné aussi, dans sa chambre, dans son lit. Une balle en plein front.
 - Et le troisième mort ?
 - La femme de Lanthier, la belle blonde, morte à ses côtés. Fidèle jusqu’à la mort.
 - C’est tout ?
 - Ce n’est pas assez ?
- Belœil était assis à son pupitre, il se tenait la tête entre les deux mains.
- Comme si une belle journée comme celle-là a besoin d’être gâtée par des cadavres, de la mort, des assassinats... Et maintenant, je suppose qu’il va falloir faire des enquêtes, questionner des gens ?...
 - Mais non, mais non. Une petite visite

seulement, et ensuite nous pourrons arrêter l'assassin.

– Tu sais qui c'est ?

– Oui.

– Qui ?

– Tu crois que je vais te le dire ?

– Mais oui.

– Et manquer mon effet ? Ah ça, non... zut. Tu vas t'occuper de faire ramasser les cadavres. Voici les adresses sur ce papier...

– Pas plus de constatations que ça ?

– Pas plus. Et ensuite toi et moi et deux hommes nous allons rendre visite à quelqu'un. L'arrestation du meurtrier suivra pas longtemps après.

– Rien que ça ?

– Rien que ça.

– Alors ça me réconforte. Je me voyais pris dans une enquête compliquée...

– T'en fais pas, ce ne sera pas si compliqué

que ça. À midi nous devrions avoir terminé.

– Bon, tant mieux.

Ils quittèrent les quartiers-généraux, dans la voiture du Domino. Beloeil, le Domino, et deux détectives.

– Où allons-nous tout d’abord ? dit Beloeil.

– Chez les Lufenstein.

– Oh, oh !

– J’ai des détails à y apprendre, dit le Domino. Des détails importants si je veux ensuite opérer mon arrestation...

– Ces meurtres les concernent ?

– Oui, dit le Domino d’une voix brève.

VII

Dans la maison des Lufenstein, on ne faisait que commencer à vivre.

La famille était de notoriété des paresseux matinaux. Rien ne bougeait dans la maison avant dix heures du matin.

Le Domino, escorté de Belœil et des deux hommes, sonna cependant avec hardiesse.

La mission dont il était chargé était assez importante pour motiver sa venue, même « si tôt » le matin.

On mit quelques minutes à ouvrir la porte, puis une accorte petite bonne se montra.

Un minois charmant, rendu sévère cependant par l'ambiance de cette grande maison victorieuse, aux décorations à l'ancien style, aux meubles antiques.

Elle demanda d'une voix flutée.

– À qui désirez-vous parler ?

Le Domino n'hésita qu'un moment.

– À mademoiselle Lucie Levert.

– De la part de qui, monsieur ?

– Dites-lui que c'est au sujet de Dubuc.

– Bon, un instant si vous voulez ?

Elle referma la porte, les laissant sur le perron.

Elle réapparut, un sourire aux lèvres.

– Entrez, je vous prie, dit-elle. Entrez à droite...

Ils enfilèrent dans l'immense hall, vers la porte que leur montrait la jeune bonne.

C'était un petit salon.

Ils attendirent quelques instants, puis Lucie Levert apparut.

En blanc, fraîche et dispose, la jeune fille était encore plus belle que ne l'avait jugée le Domino la nuit précédente.

Elle regarda les hommes d'un air interrogateur.

– Vous désirez me voir ? demanda-t-elle.

– Oui, dit le Domino. Oui, nous désirons vous voir...

En entendant la voix du Domino, les yeux lui devinrent ronds, et elle porta la main à sa bouche pour réprimer une exclamation d'intense surprise.

– Comme vous êtes jeune ! s'écria-t-elle...

Et elle devint rouge.

– Moi qui vous ai reçu, hier soir... Vous savez comment... en déshabillé...

Mais le Domino sourit.

– Ne vous en faites pas, je vous prie. Tout est oublié ! Je mens, évidemment, vous êtes trop jolie pour que j'oublie, mais pour la paix de votre conscience, disons que tout est oublié...

Elle resta rouge longtemps, et le Domino changea immédiatement le sujet...

– Écoutez, dit-il, je crois que j'arrive à une solution lente. Mais avant je veux vous poser quelques questions. De quelle maladie exactement souffre madame Lufenstein ?

– Pour la rendre invalide, vous voulez dire ?

– Oui.

– Une paralysie assez rare. Le mal de Henderson. Je crois que quatre cas seulement ont été rapportés au Canada depuis cinquante ans...

– Bon. Autre chose. Avez-vous vu madame Lufenstein ce matin ?

– Oui.

– Elle se porte bien ?

– Oui.

– Et avez-vous vu monsieur Lufenstein ?

– Non.

Le Domino eut un moment de silence durant lequel il parut réfléchir.

Puis il releva la tête.

– Ne m’avez-vous pas dit qu’il avait un valet ?

– Oui.

– Demandez-lui d’aller réveiller monsieur Lufenstein, je veux lui parler...

– Certainement.

Surprise de la demande, mais soumise, elle sortit, revint quelques instants plus tard.

Le valet monta réveiller monsieur.

Ils n'attendirent pas longtemps. Soudain une course précipitée se fit entendre dans l'escalier, et le valet apparut, fit irruption plutôt dans le petit salon.

– Mademoiselle Levert, s'exclama-t-il, monsieur Lufenstein est mort. Il a une balle dans la tête.

Le Domino prit solidement le bras du valet.

– Entre les deux yeux ? dit-il, comme ça ? Il montrait son front...

– Oui, oui...

– Venez ! cria le Domino. Pas une seconde à perdre, venez.

Ils le suivirent pêle-mêle.

Le Domino grimpa quatre à quatre les escaliers menant au deuxième étage.

Il enfila dans le corridor, et se dirigea vers une porte fermée.

– Non, pas là, dit Lucie Levert, c’est la chambre de madame Lufenstein...

Mais le Domino ricana tout en se hâtant.

– C’est là que je m’en vais, dit-il.

Et il ouvrit d’une traite la lourde porte, la rejeta contre le mur, et bondit vers le lit,

Il saisit madame Lufenstein, couchée là, la releva, rejeta l’oreiller par terre.

Il y avait un revolver sous l’oreiller.

Un revolver dont le canon sentait encore la poudre.

Un revolver auquel il manquait quatre balles dans le barillet...

VIII

– Tout ceci était tellement évident, dit le Domino. Il y avait le mobile. Elle seule, à part son mari, avait le mobile qu’il fallait...

– Mais comment avez-vous deviné ? demanda Lucie Levert...

– De l’intuition, pas autre chose. Disons du flair, s’il faut employer des mots rares. Je me doutais de quelque chose. Ce matin, vous m’avez dit qu’elle souffrait du mal de Henderson, et cela m’a frappé. Tout se confirmait. J’étais maintenant sûr que c’était elle...

– Mais pourquoi ?

– Parce que dans le mal de Henderson, la paralysie n’est pas continue, mais vient par crise. Durant des heures complètes, la malade peut marcher, agir normalement. Ensuite, la paralysie revient... Madame Lufenstein a toujours caché

cette particularité de son état...

Il se tourna vers la garde-malade.

– Vous a-t-elle demandé si vous étiez au courant du mal d’Henderson quand elle vous a engagée ?

– Oui.

– Vous avez dit que vous n’y entendiez rien ?

– Oui.

– Et elle vous a engagée tout de même. Parce que c’était ainsi qu’elle voulait ça. Il fallait que vous ignoriez tout de son état... Elle avait un crime à commettre...

– Tuer son mari ? demanda Beloeil.

– Oui. C’était ça qui comptait pour elle. Tuer son mari. Nous ne saurions peut-être jamais pourquoi... Alors elle a inventé cette histoire du collier. C’était un mensonge, mais il lui fallait une intrigue où son mari risquait de perdre sa vie.

– Pourtant, rien des crimes ne se liait logiquement au crime final, celui du mari...

– Voilà ! La vieille était extrêmement

intelligente. Elle a plutôt cherché à construire une intrigue tellement compliquée, tellement illogique, que personne ne pourrait la soupçonner, elle...

Lucie Levert secoua la tête.

– Mais vous... vous, que faisiez-vous là-dedans. Pourquoi me demander de vous engager ?

– Simplement parce que c'était pour elle un alibi, Nous travaillions tous POUR elle, pour lui aider. Elle sema le crime simplement parce qu'il fallait commettre le dernier, le seul qui importait, celui de son mari... Elle cherchait à créer une multitude de pistes, toutes sans issues possibles...

– Je comprends, dit la jeune garde-malade. Je vois maintenant.

– De toutes façons, dit Belœil, elle ne pourrait s'en tirer. Le revolver sous son oreiller portait ses empreintes, et seulement les siennes. De plus les balles ont été effectivement tirées de cette arme, les balles qui ont tué les quatre victimes.

– Et ce n'est pas tout, poursuivit le Domino.

Les chaussures de madame Lufenstein étaient mouillées, de même qu'une cape trouvée au fond de sa garde-robe. Elle est donc sortie hier soir, durant ou après l'orage, et c'est justement au temps où se sont produits les crimes...

Lucie Levert n'en croyait pas ses oreilles...

– Mais c'est terrible, une femme comme ça. Et dire que j'ai vécu un an à ses côtés.

– Vous voyez comme il est difficile de connaître bien les gens, dit le Domino. Il vaut mieux parfois faire comme je fais, et vous fier seulement à votre intuition. Il est rare que la première impression d'une personne soit trompeuse...

– Vous croyez ?

– C'est prouvé en psychiatrie.

– Ma première impression de madame Lufenstein avait été que cette grande femme maigre, mince, était extrêmement volontaire et possessive...

– Et vous n'aviez pas tort. Elle a été assez volontaire pour tuer son mari, et elle a été assez

possessive pour organiser tout le crime en sa faveur à elle, au détriment de son époux... Vous voyez comme votre première impression ne se trompait pas... !

Cet ouvrage est le 786^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.